Les détails de l'action

Écriture, images et pertinence ethnologique

dans *Enquête,* 1998, n°6, pp.109-128

Albert Piette

Résumé

A partir de l'idée de « mode mineur de la réalité », c'est-à-dire de détails non pertinents et non partagés dans une situation, cet article interroge le mode de construction ethnologique de l'objet dans son rapport aux détails. Quels sont les détails qu'il sélectionne et selon quels critères ? L'auteur examine ensuite l'alternative, aux niveaux de l'observation et de la description, que peut constituer l'image photographique. Enfin, les détails non pertinents (par exemple, ceux qui concernent les attitudes de distraction et d'engagement minimal) qu'elle fait découvrir sont pris pour objet d'un début d'analyse sociologique, en vue de préciser les caractéristiques de ce mode mineur.

Abstract

The Details of Action. Writing, Images and Ethnological Pertinence. This paper departs from the idea of the « minor mode of reality », that is, a set of irrelevant and unsharable details in a situation. It questions the ethnological way of constructing an object in its relationship to details. What are the details selected and according to which criteria ? The author examines the alternative (at the levels of observation and of description) offered by the photographic image. Finally, the irrelevant details (for example, those concerning attitudes of distraction and minimal implication) revealed by photography, become the beginning of a sociological analysis which would specify the characteristics of this minor mode.

Certains chercheurs en sciences sociales, non satisfaits des méthodes et résultats de leur discipline, tentent de trouver une alternative méthodologique ou descriptive dans l'image photographique. Seule, ou à côté d'autres photographies présentant des traits communs ou contrastés, elle est capable de faire « tilt », de faire jaillir un nouvel objet, de rendre visibles des éléments qui ne le sont pas nécessairement à l'œil nu. Ainsi, au hasard d'une accumulation de photographies de défilés festifs, le mode mineur de la réalité m'est-il apparu… si j'ose dire. Que vois-je ? À tous moments : des individus à l'attention distraite, avec un regard latéral ou un air absent, avec une attitude d'implication minimale, expectative, hésitante… Bref, de très petits détails que j'avais d'emblée éliminés de mon carnet de notes. À travers cette double opération ethnographique, l'observation directe puis l'observation des images, se repère l'essentiel de la démarche scientifique comme processus de déperdition de données[1]. Tous ces détails, qui tout au long du travail de construction du texte, passent à la poubelle du chercheur ! Car de l'observation à la description, en passant par la prise de notes et l'élaboration conceptuelle, le chercheur est bien impliqué dans un processus cumulatif de perte de données. L'œil nu n'est-il pas trop sélectif, glissant facilement d'un objet à l'autre et

surtout évitant ce qui le dérange, s'en détournant et retenant les données les plus « exotiques » possibles, bien éloignées du familier ou du détail sans importance ? La prise de notes sur-le-champ, nécessairement rapide et mutilante, va suivre le mouvement de la perception visuelle laissant de côté excédents gestuels et moments insignifiants, tandis que les traits imprévus et accidentels, notés par hasard, seront éliminés à la première relecture. Quant à l'abstraction conceptuelle, son principe consiste bien à accentuer un ou plusieurs aspects de l'information restante, à établir quelques associations ou enchaînements entre des éléments et donc à réduire ou à éliminer ce qui peut paraître accessoire. Et l'étape proprement discursive, avec les contraintes inhérentes aux stratégies textuelles, continue cette épuration de la réalité dont les détails sont nécessairement victimes. C'est la loi, quelque peu ironique, de la science : l'intelligible aux dépens du réel.

La découverte du mode mineur se heurte directement à la pertinence des objets habituellement sélectionnés dans ce processus scientifique car toute personne à qui je ferais voir de tels détails sur une photographie – par exemple des attitudes ponctuelles de distraction ou d'inattention – interpréterait effectivement mon insistance comme une focalisation sur « des choses sans importance ». Il est presque certain qu'étonnée de mes observations, elle répondrait d'une intonation qui ne tromperait pas sur l'intérêt qu'elle porte à mon propos. Lassée par mon manque de finesse, haussant les épaules et comme si mon interrogation allait tellement de soi, elle dirait : « Ce sont des hommes, c'est humain ! » Cette réponse évidente suggère la présence d'une dose d'humanité dans de tels détails qui paraissent sans importance. De tels gestes ou de telles attitudes n'ont pas pour l'acteur lui-même une signification principale et sont dans certains cas produits à son insu ; ils sont reconnus comme « émiquement » non pertinents. Ils ne sont ni remarqués ni inobservés par les partenaires de l'interaction elle-même ; ou en tout cas ils ne sont pas réfléchis parce que jugés sans importance. C'est bien en tant qu'ils sont ainsi non pertinents qu'ils constituent un indice d'humanité et qu'ils m'intéressent ici.

Je poserai dans ce texte trois questions : quels sont les critères de pertinence de l'observation et de la description ethnologique[2] ? Comment la photographie constitue-t-elle un moyen de découverte et de description des choses non pertinentes ? Comment envisager une ethnographie de la vie sociale de ces détails ?

Les détails de l'ethnologie

La spécificité du traitement analytique des détails constitutifs du mode mineur de la réalité se découvre d'autant mieux qu'elle est confrontée avec le mode de description ethnologique des détails de l'action. Et, inversement, l'opération ethnologique est d'autant mieux caractérisée qu'elle est comparée à une autre perspective. Les pages introductives de Malinowski aux *Argonautes du Pacifique occidental*[3], souvent considérées comme fondatrices du savoir-faire ethnographique, valorisent l'attention aux détails du « comportement réel ». L'auteur multiplie les expressions évoquant la « chair » et le « sang » autour du squelette de la vie tribale ou décrivant le déroulement du train-train quotidien, le bruit et l'excitation que provoquent une fête, une cérémonie ou un événement inattendu (p. 74). Les « détails » et les « nuances » de la conduite que l'ethnologue s'efforce de repérer et qui, selon lui, « méritent d'être indiqués » (p. 77) – la restriction vaut la peine d'être soulignée – renvoient à deux critères. D'abord la manière concrète avec laquelle un comportement est accompli au-delà de la règle prescrite constitutive seulement de la « description brute » ; ainsi l'anthropologue observe les « êtres humains, qui tantôt plaisantent ou gardent leur sérieux, tantôt concentrent leur attention ou se montrent d'une fâcheuse frivolité, soit qu'ils aient leur humeur de tous les

jours, ou qu'ils soient sous l'effet d'une terrible excitation… » (p. 78). Cette latitude n'est pas présentée comme relevant du mode mineur, comme un détail non pertinent. Au contraire, observer l'attitude des gens permet à l'ethnologue de noter, à côté du « normal » et du « typique », « ce qui s'en écarte peu et beaucoup », tandis que Malinowski précise que c'est « entre les deux extrêmes [que] se situe la norme » (p. 78). Il faut décrire ces comportements réels en « termes concrets » et se garder de laisser échapper « bon nombre de particularités » par excès de familiarité ou manque de connaissance. La « thérapie fonctionnaliste » est le meilleur remède à la diversité des formes de la liberté interprétative surgissant dans le texte ethnologique (par exemple dans les *Argonautes*) : « Puisque tout adhère à tout, on peut vagabonder sans se trouver complètement déconnecté4. » Ce qui fait, dans ce cas, le détail pertinent est la possibilité qu'il soit réintégré par l'anthropologue à la description d'une norme concrète qui n'est pas certes celle de la règle prescrite mais celle qui correspond à un modèle comportemental partagé par les membres du groupe.

Jusqu'où l'écart peut-il aller pour rester pertinent et typique ? Cette question concerne au plus haut point ce que l'ethnologue va regarder, voir et noter. Mais Malinowski ne l'explicite jamais de manière précise. En observant ce qui se passe, le regard retient, parmi les détails qui constituent un écart par rapport au prescrit, seulement ceux qui s'imposent à lui sous la forme courante et donc typique du fait social. Ainsi, le critère du détail qui « mérite d'être noté » est celui de sa pertinence significative dans l'ensemble de la structure sociale. C'est bien là l'exigence même de la totalité fonctionnelle, d'ailleurs encore plus prégnante dans l'autre catégorie de détails évoqués par Malinowski : ceux qu'il appelle les « détails intimes » ou les « impondérables de la vie authentique » (p. 75-76). Ils désignent les conduites de la vie quotidienne : toilette, cuisine, repas, querelles, disputes, incidents « sans importance » de la vie familiale, styles des conversations, vanités et ambitions personnelles, gestes et attentions d'affection, routine du travail… Dans ce second cas, les détails, qui tissent la routine quotidienne et qui peuvent paraître secondaires par rapport à des enjeux centraux de la structure sociale, participent pleinement de ce qui est typique d'une culture. C'est le détail monographique. La conception fonctionnaliste de la vie sociale influence bien sûr une telle théorie du détail ethnologique : « Ces impondérables, écrit Malinowski, tous déjà éléments importants de la vie réelle, constituent une part de la substance véritable de l'édifice social […] ; en eux se tissent les fils innombrables qui maintiennent la cohésion de la famille, du clan, de la communauté villageoise, de la tribu… » (p. 76). Selon Evans-Pritchard, pour prendre une autre référence, les « moindres détails », tels traire les vaches ou cuire la viande (c'est-à-dire des détails monographiques), inventoriés par l'ethnologue, ne peuvent être compris que « dans le contexte entier de leur vie sociale en tant que formant un tout5 ».

À côté de ces détails qui ne sont retenus que s'ils identifient la marque singulière d'un événement ou se rapportent à la totalité d'une culture, Malinowski mentionne un deuxième élément du savoir-faire ethnographique qui implique un rejet implicite du détail : l'attention au discours des indigènes qui expriment eux-mêmes leurs dispositions subjectives et qui sont cités *verbatim* dans les rapports de l'ethnologue. L'écoute du « point de vue de l'indigène » (p. 81-82), la compréhension de sa vision du monde telle que l'ethnologue la laisse s'exprimer, n'est pas sans conséquence pour une ethnographie de l'action. L'ethnologue sait que beaucoup de traits qui relèvent de l'ordinaire quotidien sont souvent non perçus avec attention par les gens ou, en tout cas, non traduisibles verbalement. Mais l'attention au discours constitue en fait une voie toute tracée pour échapper facilement au détail. Sans doute, par là, le modèle ethnologique permet d'accomplir un nouveau pas dans la compréhension de l'action ; mais c'est aussi deux pas à reculons qu'il fait aussitôt, dans sa recherche des détails de l'action. Le discours ethnologique peut aller très loin dans sa réduction de la particularité

du détail : « Il faut poser, en principe, écrit Malinowski, qu'il s'agit d'étudier ici des façons stéréotypées de penser et de sentir. Comme sociologue, nous ne nous intéressons pas à ce que X… ou Y… peuvent éprouver *en tant qu*'individus selon les hasards de leur expérience personnelle. Nous nous intéressons seulement à ce qu'ils sentent et pensent *en tant que* membres d'une communauté humaine » (p. 79). Malinowski ne dissimule pas son option culturaliste : ce qui est communiqué à l'ethnologue, ce sont des « états mentaux […] façonnés […] [avec] la marque des institutions au sein desquelles ils se développent, ils subissent l'influence de la tradition et du folklore » (p. 80).

Dans le modèle d'observation ethnologique, le détail n'est donc représentable que s'il est intégré dans une dimension typique de la société ou de la culture. Tel est d'ailleurs l'objectif de ce type d'observation attiré directement par la « curiosité » de l'objet exotique, pertinent parce que lointain, et focalisé sur le décryptage de cette singularité culturelle à partir du « seuil informationnel » nécessaire à l'identification de l'objet. « Qu'est-ce donc, continue Malinowski, que cet art magique de l'ethnographe, grâce auquel il parvient à percer à jour la véritable mentalité indigène, à brosser un tableau authentique de l'existence tribale ? » (p. 62). Il revient à l'ethnologue de repérer la « spécificité des caractères culturels et mentaux des indigènes » (p. 62). Malinowski évoque à cet effet le « plan clair et cohérent de la structure sociale » et « la charpente solide de la vie tribale » (p. 67). « Âme d'un peuple », « attitude devant la vie », « tonalité du comportement », « personnalité de base », « aire culturelle », « traits culturels », « système de signification » : la tradition ethnologique, selon des tonalités théoriques différentes, a pratiqué une large variété lexicale pour désigner ce qui constitue sa quête fondamentale d'identification d'une singularité socio-culturelle exotique telle qu'elle fonctionne par opposition à d'autres.

Ainsi, devant la complexité de n'importe quelle situation à décrire – par exemple un rituel –, c'est l'ethnologue qui, influencé par ses hypothèses théoriques, le commentaire d'un informateur et les contraintes de son observation, doit trier ce qui participe de la pertinence ou la non-pertinence de la cérémonie. Son objectif est, à chaque coup, la compréhension de la singularité du rituel. Et les détails ne sont pertinents bien sûr que s'ils servent à décrire et identifier le modèle culturel sous-jacent. Et les autres sont oubliés… Plutôt qu'une seule activité, l'ethnologue peut encore choisir la monographie totalisante qui vise à « dominer […] l'ensemble des phénomènes dans chacun des domaines de la culture tribale étudiée […] [c'est-à-dire] dans son intégralité et sous tous ses aspects » (p. 67). « Danger de l'observation superficielle », proclamait Marcel Mauss invitant à l'« exhaustivité » mais aussi à l'« observation approfondie d'une tribu, observation aussi complète, aussi poussée que possible », c'est-à-dire « non seulement décrire tout mais procéder à une analyse en profondeur[6] ». Mauss conseille ainsi à l'observateur de « respecter les proportions des différents phénomènes sociaux » à partir de son plan d'étude d'une société : morphologie sociale (démographie, géographie humaine, technomorphologie), physiologie (technique, esthétique, économique…), phénomènes généraux (p. 14-16). Aux méthodes de l'observation au sens strict, Malinowski avait déjà ajouté le recensement, les statistiques, la généalogie ; Mauss dresse une liste de techniques dont le principe n'est pas sans rappeler la « collecte des curiosités » par les voyageurs des siècles précédents à partir de guides d'observation. Les mots-clés méthodologiques sont « inventaire », « fiche descriptive », « établissement de collection d'objets », ou encore, pour répondre à ce souci d'exhaustivité, « méthode morphologique et cartographique » avec « statistique géographique et démographique », méthode philologique, etc.

De toute façon, même si l'on part d'un événement spécifique, il sera toujours possible d'atteindre la totalité culturelle. La médiation entre la singularité du rituel (par exemple) et la totalité de la culture est l'idée même d'« homogénéité » ou d'« identité partagée » au sein d'une même communauté qui se respecte, ancrée dans un lieu circonscrit7. Sont bien sous-jacentes à cette perspective, d'une part, l'idée de « communauté » comme unité de recherche ethnologique et, d'autre part, l'idée de structure capable d'intégrer les faits dans une cohérence globale. Ce que cherche donc l'ethnologue dans une action spécifique, ce n'est pas sa singularité en elle-même mais en tant qu'elle informe nécessairement, du fait du principe d'homogénéité, la structure sociale ou la culture dans son ensemble. Dans le modèle ethnologique, l'événement singulier ne comporte d'intérêt intellectuel que dans la mesure où il renvoie à cette fameuse « charte mentale » partagée par l'ensemble des individus et où il permet de dégager des modèles conscients ou inconscients régulant la vie sociale. L'action d'un individu n'est ethnologiquement pertinente que parce que celui-ci représente une catégorie socio-culturelle, ethnique, nationale. De fait, elle apparaît bien écrasée dans la description finale. L'ethnologie ne décrit pas des actions8.

Ainsi, à décortiquer minutieusement le texte ethnologique, on découvre un processus de « schématisation descriptive ». « Une description schématise, écrit M.-J. Borel, les événements de terrain en les munissant de traits de structure. À leur niveau de fonctionnement dans l'économie du discours, ces schémas possèdent certains des aspects d'un modèle, car leur fonction cognitive, celle de tout modèle, est d'interpréter la complexité des événements du terrain à partir d'une reconstruction symbolique de leur forme supposée (leur tableau)9. » Ainsi construit, l'objet décrit se distingue par trois caractéristiques décisives pour mon propos. Il est général, visant non la nature des entités décrites mais les variables et les similitudes permettant de regrouper et de comparer ; il est abstrait, représenté par un ensemble de propriétés spécifiques et sélectionnées selon les buts de la description ; il est configuré dans différentes représentations possédant leurs propres principes et « grilles » d'organisation10. Le but est bien de faire connaître une culture par la mise en évidence de ses propriétés qui la distinguent des autres cultures.

Ce processus de schématisation se répercute nécessairement sur les propres stratégies rhétoriques du texte ethnologique standard11 : non seulement, l'absence de l'auteur qui s'efface comme si la neutralité allait de soi, mais aussi la tendance à la typicité dans la description mentionnant, en dehors de tout espace-temps spécifique, les acteurs sous une appellation générique ou même une activité centrale comme si ce dénominateur commun synthétisait l'ensemble des comportements et faisait oublier les qualités particulières des uns et des autres ; la valorisation des modèles normatifs pour des conduites qui semblent automatiques et précodées, comme si elles participaient sans écart à une structure narrative dont les séquences bien organisées assurent une totale clôture à l'événement. Le style, parfois sec et sérieux, du texte ethnologique rappelle bien les modalités descriptives du texte réaliste avec lequel il n'est pas sans parenté12 :

– resserrement des activités décrites selon une qualification permanente du personnage (un rôle central principal assurant une certaine prévisibilité du contenu) ;

– tendance à pratiquer une écriture transparente, sérieuse et démodalisée, ce qui signifie absence de guillemets, d'italiques, d'adverbes ou de locutions comme « peut-être », « une sorte de » indiquant l'hésitation, l'ironie…

– tendance à réduire à zéro la distorsion entre l'être et le paraître des objets ou personnages, distorsion qui s'exprime dans l'ambiguïté, l'ambivalence, l'équivocité, le paradoxe…

– refus des vides, écarts, retards, attentes, hésitations, avec le risque d'un aplatissement possible du texte.

Simplification, généralisation, exagération : telles sont les dures contraintes de l'économie descriptive qui renchérit directement sur le propre projet du mode ethnologique d'observation visant à identifier la singularité culturelle d'une action parfaitement intégrée dans une totalité. L'exigence théorique de totalité synthétisante dans le modèle ethnologique imprègne le texte descriptif, en particulier sous sa forme monographique constitutive d'un « effet d'ensemble » ou d'une « fiction de la totalité », même si l'ethnologue n'a bien sûr observé que des parties. « Pour convaincre le lecteur de l'existence d'une cohérence, d'une signification sous-jacente, d'une rationalité ou simplement d'une histoire, elle [la monographie] doit assumer une certaine clôture : clôture physique du texte certes, mais surtout clôture de son format rhétorique[13]. » Le détail, qui était présenté comme un atout d'une description des êtres humains, y semble en fin de compte écrasé. Il perd toute chance d'être représentable s'il n'a pas de portée identificatrice et discriminatrice.

L'alternative photographique

En ethnologie, l'usage de la photographie est le plus souvent limité à un effet décoratif ou illustratif, parfois de simple attestation de la présence du chercheur sur le terrain. À ce propos, Malinowski ne dissimule pas sa négligence[14] : oubli de mettre de la pellicule malgré le projet de photographies à faire, regret de ne pas en avoir prises sur tel ou tel élément[15]. Diverses raisons peuvent être invoquées pour expliquer ce faible usage de la photographie : difficulté d'identifier l'objet lui-même dont la dimension strictement visuelle n'apparaît pas nécessairement, absence d'attention accordée à des faits qui impliqueraient directement un recours visuel, ou encore relative marginalité du corps humain dans les sciences sociales en général[16]. À moins que ne se dissimule là-dessous une autre raison, comme si ces sciences n'avaient pas vraiment renoncé à l'objectif réaliste et mimétique (décrire et reproduire la réalité) et découvraient tout à coup que la photographie renvoie malgré tout à l'acte particulier d'un observateur-photographe, qui exclut de penser l'image en dehors de son rapport à lui[17]. D'où l'insistance – juste mais aussi disproportionnée si on pense au relatif silence à propos des procédés de l'écriture – de l'impact sélectif et arbitraire de l'image dans le flux du réel, renvoyant à un ensemble de conventions et de règles (choix des objectifs, cadrage, sensibilité, distance…) qui révèlent la manière du photographe de percevoir et de construire le monde[18].

Divers arguments tentent de temps à autre de réhabiliter l'image photographique dans nos disciplines. Deux sont à notre point de vue décisifs. Le premier concerne la force figurative de la photographie face à la complexité de la vie sociale et par rapport à l'inadéquation de l'écriture, qu'elle soit journalistique ou scientifique, la première privilégiant une description coloriée et trop arbitraire, l'autre, analytique, intellectualisant et schématisant trop[19]. Le deuxième argument concerne la capacité de la photographie à enregistrer la réalité et en particulier sa capacité d'attirer l'attention sur des détails constitutifs d'une modalité non encore étudiée de la vie sociale, dans la mesure où elle constitue un meilleur effet de rupture pour l'œil que l'image filmique, moins protégée, par le mouvement qui la caractérise, contre les habitudes de l'observation ordinaire, comme si les divers glissements de la caméra d'un personnage à l'autre épousaient trop bien la dynamique classique des interactions quotidiennes[20]. Il est clair que, dans un deuxième temps, après la découverte de tels détails

particuliers, l'image filmique peut, bien sûr, devenir un bon support pour ce genre d'observations rapprochées.

Ces avantages tiennent à des caractéristiques de la photographie comme catégorie de pensée ou mode de connaissance, qui la différencient de l'écriture ou de la peinture. La puissance heuristique de la photographie est en fait associée aux mécanismes physico-chimiques de l'empreinte lumineuse, à partir de laquelle, au même titre que la fumée par rapport au feu ou l'ombre par rapport à la présence, l'image est directement déterminée par son référent, collée à celui-ci. Cette qualité ne fait aucunement de la photographie une production mimétique du réel mais plutôt une trace de celui-ci (« ça a été », selon l'expression de R. Barthes[21]). Selon la terminologie de Peirce, la photographie constitue une image indiciaire différente de l'icône (représentation par ressemblance) et du symbole (représentation par convention). « Le signe signifie son objet seulement en vertu du fait qu'il est réellement en connexion avec lui. J'appelle ce signe un *indice,* l'index de la main étant le type de cette classe de signe. L'indice n'affirme rien, il dit seulement : "Là". Il se saisit, pour ainsi dire, de vos yeux et les force à regarder un objet particulier et c'est tout[22]. » Il vaut la peine d'indiquer que cet effet de désignation est moins marqué à partir de l'image cinématographique, comme si celle-ci semblait moins liée à l'intervention effective du référent dans sa propre production. Cette dernière suppose une coïncidence difficile entre la durée de l'événement et le temps de tournage et reste associée au montage cinématographique d'événements imaginaires avec le concours d'« acteurs[23] ». « Les indices renvoient, continue Peirce, à des individus, des unités singulières, des collections singulières d'unités ou de contenus singuliers[24]. » D'une certaine manière, puisque le mode mineur de la réalité fait de petits détails est lui-même un indice de l'homme, collé à lui, en connexion physique apparente avec lui, il est presque transitivement nécessaire que des photographies d'interactions humaines laissent transparaître cet effet d'humanité.

Le caractère indiciaire de l'image implique aussi un effet de distance qui accroît l'effet de désignation. Car, en même temps qu'elle entretient une certaine contiguïté avec le référent, la photographie – qui n'est pas le référent – est en rapport de distance spatiale et temporelle avec celui-ci. Cette double séparation joue avantageusement sur l'effet potentiel d'étonnement et de révélation que la photographie va susciter par rapport à la réalité : « Quelque chose que nous n'avions pas vu et qui est là[25]. » De ce principe de distance et de cet effet d'étonnement, il découle pour le chercheur une possibilité féconde de va-et-vient – qui peut s'espacer dans le temps – entre les différentes images qu'il a pu recueillir et aussi, dans la mesure du possible, de l'image à l'objet et de l'objet à l'image, en vue de voir toujours plus, mieux, et d'une autre façon.

La portée indiciaire de l'image est d'autant plus intéressante que l'acte photographique se fait d'un seul coup et ne résulte pas de choix multiples se nuançant ou se corrigeant l'un l'autre comme dans la composition picturale. Il s'agit ici de valoriser le principe de l'isomorphisme photographique qui implique la présence sur l'image de tous les traits qui ont reçu l'empreinte lumineuse, qu'ils soient intentionnels ou non, importants ou accessoires, qu'ils concernent un élément focalisateur ou des détails. C'est l'envers du schéma épurateur. Toute la complexité ethnographique d'une situation apparaît dans l'encombrement de l'image : petits gestes secondaires, implication différentielle des participants, intrusion d'acteurs périphériques, hésitations[26]… Bref, des détails, du particulier sur fond de généralité et des traces du potentiel et de l'invisible. Cette dimension isomorphique de la photographie est capitale : c'est elle qui nous permet de voir les détails du mode mineur mais c'est elle aussi qui risque de nous éloigner de l'effet maximal de lisibilité, vu l'extrême encombrement des images

photographiques. Il en résulte nécessairement un important travail interprétatif qui peut se réaliser selon différentes modalités :

1. Sans grille de lecture, disait déjà Gregory Bateson, l'image est sans valeur[27]. L'utilisation de la photographie, qui est une représentation non descriptive, requiert, selon Dan Sperber[28], la présence d'un « commentaire descriptif ». Il identifie l'objet ou la situation représentée et indique le mode d'emploi de la photographie. Celle-ci impose d'autant plus facilement une description, c'est-à-dire un commentaire écrit à travers sa légende, que la possibilité d'une proximité et d'une mise en rapport direct du texte et de l'image constitue une exigence pratique évidente. La légende comme grille de lecture répond en fait à une interrogation pertinente de l'image. À la suite de Howard Becker[29], il importe, devant une photographie d'une cérémonie religieuse, de se poser des questions auxquelles la photographie peut répondre : non pas « est-ce une image vraie de la manière dont "ils" pratiquent tel ou tel rite ? », mais plutôt « prennent-ils des attitudes sérieuses pour pratiquer la cérémonie religieuse ? » La garantie de la réponse renvoie à des signes photographiés qui « ne trompent pas » et ne semblent pas impliquer une interprétation arbitraire trop marquée. C'est l'évidence culturelle qui prime : comment lire autrement le bâillement nonchalant d'un homme si ce n'est comme un signe, sinon d'ennui, du moins d'un désengagement personnel au moins momentané et d'un temps faible de l'action, c'est-à-dire du mode mineur de la réalité ?

2. La méthode grapho-photographique constitue un autre repérage des éléments de l'image. Elle doit compenser la tendance neutralisante ou uniformisante de la photographie par la mise en évidence dans le dessin d'éléments jugés importants. Il s'agit en fait de réaliser une silhouette à partir d'un calque posé sur une photographie, c'est-à-dire de suivre les traits désignés comme principaux et les contours de ce que l'on veut mettre en évidence[30]. Cette méthode est fondée sur le principe de schématisation : hiérarchiser et faire apparaître les éléments pertinents ou les traits distinctifs en vue de réduire la prolifération et l'incertitude du sens de l'image et donc le nombre d'interprétations possibles. Mais selon notre objectif, les silhouettes ne peuvent pas jouer à proprement parler le rôle d'« épure » qui éliminerait les détails superflus. Véritable mise en scène et construction de l'objet, la représentation des silhouettes devrait distinguer, par des épaisseurs différentes du trait, les détails particuliers de l'action générale et mieux faire apparaître les petits gestes différentiels par rapport aux éléments pertinents. En révélant ce qui se donne à voir et ce qui se gestualise, en laissant la réalité exister dans ses détails, ce type de lecture photographique permet de cadrer une scène à partir de son événement focalisateur, mais, ce faisant, elle indique les modalisations de ce cadre qui sont soumis à une vulnérabilité permanente. Dans cette perspective, il est intéressant de voir comment une photographie peut montrer (à partir de la transformation stratifiée et modulée du réel sur un support plat et uniforme, c'est-à-dire une surface bidimensionnelle, et en même temps à partir de la mise en évidence graphique) sinon des choses qui n'existent pas, au moins des situations où les acteurs ne sont pas complètement absorbés. Si S. Worth souligne que l'image photographique ne peut montrer des choses équivalentes à l'affirmation de type verbal « c'est le cas » ou « ce n'est pas le cas[31] » ou si, comme y insiste J.-C. Passeron, une image n'est jamais « assertorique[32] », ne faut-il pas ajouter que la lecture des photographies permet de voir des choses qui ne sont pas vraiment ?

3. Il reste, sur la base de cette lecture, à organiser la description de l'image photographique et à inscrire dans le texte que constitue la « légende » les détails du mode mineur. Alors que l'auteur semble facilement s'effacer derrière le texte écrit, la photographie ne peut, par son existence même, dissimuler la place du chercheur-photographe. Dès lors, l'image intensifie d'une certaine façon la dimension réflexive d'une recherche, mais en même temps, en tant

que trace du réel, cette image photographique accentue la tendance objectivante de l'écriture, par renvoi au référent. À partir du principe peircéen de l'index et de celui de l'isomorphisme, selon lesquels l'image contient une forte virtualité modalisatrice du réel, la photo pourrait permettre par cette sorte d'objectivation – pourtant inséparable de la présence du photographe – une libération des modalités descriptives du « carcan empirico-réaliste ». G. Bateson avait pressenti cette perspective malgré son insistance quelque peu excessive sur l'objectivité de l'image : « Nous avons supposé que l'objectivité des photographies elles-mêmes justifie une certaine liberté dans l'écriture de la légende[33]. » Dans le contexte « expérimental » de l'anthropologie contemporaine qui est à la recherche, hors des paradigmes théoriques classiques, de nouvelles stratégies textuelles[34], l'attention portée aux détails microscopiques et aux registres de l'indétermination et de l'imprévisible par rapport à l'ordre apparaît bien comme une direction privilégiée. La description modalisée, telle que la présente P. Hamon, par contraste avec le genre réaliste, peut être intéressante à ce propos : il ne s'agirait plus de pratiquer l'écriture transparente, sérieuse et démodalisée, telle que nous l'avons repérée plus haut, mais de se démarquer d'une « description [qui] a toujours affaire avec un horizon d'attente préétabli donc avec une norme, un code, un modèle préexistant[35] ». Une telle description alternative devrait être pratiquée selon une double stratégie :

– l'oscillation entre le registre du général et de l'homogène (la classe, le type…) et le registre du particulier et de l'hétéroclite visant le détail particulier ;

– la modalisation de l'écriture par rapport à la légitimité du modèle standard de description, visant par un jeu d'adverbes, de négations, à saisir les manques, les écarts, les contradictions par rapport à un modèle préétabli. Décrire une réalité culturelle ne consisterait pas seulement à présenter des règles et des codes qu'il faudrait connaître pour y participer, mais aussi à présenter, sans effet intégrateur, l'espace de jeu créé entre cette norme et la limite à ne pas dépasser pour rester, si l'on veut, dans la non-pertinence, selon le cadre de la situation en question. C'est bien l'exercice que j'ai tenté dans mon livre sur le mode mineur de la réalité[36].

La vie sociale des détails

Je me trouve maintenant face à de nouvelles données : des détails non pertinents. Plus précisément, un certain genre de ceux-ci, car ils existent sous des aspects multiples. Que faire donc de ceux que j'ai découverts et qui concernent essentiellement les modalités d'expression de l'engagement dans une situation ? Ainsi, on ne peut pas imaginer ces détails sans importance complètement partagés, devenus collectifs, sans qu'ils deviennent aussitôt essentiels et donc clairement pertinents à la situation. De la convergence dans la pertinence et dans la typicalité comme objet classique de la sociologie, nous passons ainsi à l'anti-objet sociologique : la non-convergence dans la non-pertinence ou la non-typicalité. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne peuvent pas être, dans leur effet de non-pertinence, objet d'une analyse sociologique. Et c'est de là que sort la réflexion qui suit, portant sur la vie même de ces détails dès qu'ils surgissent en interaction, sur leurs qualités – ce qu'ils sont et ne sont pas par rapport à la pertinence des objets classiques –, sur leurs modalités de présence en situation, leur inévitable basculement à la frontière de la pertinence et de la non-pertinence, telle qu'elle est gérée par les individus. Prenons quelques exemples.

Quand *Le Canard enchaîné* utilise une photo de Jacques Chirac assoupi à une réunion du RPR, il y a bien là utilisation satirique, donc pertinente, d'un détail très certainement non pertinent dans la situation, même lorsque, très brièvement, l'action a eu lieu. Par contre,

l'assoupissement volontaire d'une personne face au discours d'une autre (conférence, séminaire) constitue une tactique spécifique visant à faire injure à l'orateur. Il n'y a pas dans cette action présence du mode mineur, même si ce geste ne compromet en rien la stabilité de la situation, les autres auditeurs étant supposés attentifs. Une importante remarque s'impose ici : les détails non pertinents ne constituent pas des paramètres qui généreraient par eux-mêmes le mode mineur. Celui-ci est bel et bien une affaire interactionnelle supposant de la part de l'émetteur un trait comportemental ou cognitif intentionnel mais non stratégique, sans qu'il propose aux autres un modèle de comportement à partager et, du côté du (des) récepteur(s), une opération de discrimination cognitive capable de distinguer le pertinent du détail délaissé comme mineur et ainsi toléré. Au moindre décalage dans le jeu de communication (intention stratégique ou focalisation paranoïde sur un petit détail), il n'y a plus de mode mineur. Mal discriminer, majorer ce qui est mineur pour l'émetteur, ou ne pas tolérer un trait comportemental non pertinent effacent toute possibilité de mode mineur dans une action.

Le mode mineur n'existe effectivement que si un geste ou un détail n'est pas présenté comme un modèle de comportement et d'engagement susceptible d'être partagé avec les autres partenaires de l'interaction. Seulement toléré, il ne peut devenir un type de conduite à imiter, sans pour autant rentrer dans le mode majeur. Dans ce cas, les gestes, passant du mode mineur au majeur, impliquent, à travers l'intention pleinement stratégique et partagée, une situation de chahut et de complète instabilité. On ne peut imaginer une scène spécifique envahie par un ensemble d'actions non prévues dans la performance (tous les individus distraits, assoupis ou en aparté) sans penser à son effondrement immédiat. Le mode mineur n'est donc pas une situation de chahut destructeur, ni non plus de la provocation « symbolique » (si prisée par les ethnologues) dont la stratégie est précisément de savoir jusqu'où aller pour provoquer mais ne pas détruire la situation. Il reste en deçà de l'impertinence significative.

La description par Georg Simmel37 de l'attitude de la coquette face à son prétendant permet d'insister sur un autre point : le mode mineur ne participe pas d'une ambivalence comportementale qui jouerait sur une double pertinence. « Le regard lancé du coin de l'œil, la tête à demi-tournée est caractéristique de la coquetterie dans sa manifestation la plus banale. Il y a en lui à la fois l'acte de se détourner tout en donnant, dans le même moment fugitif, quelque chose de soi. » Tandis que le mode mineur fonctionne à partir d'une oscillation entre le comportement significatif et le détail non pertinent, la coquetterie renvoie à une double pertinence chacune également pertinente. Nous dirons : une pertinence ambivalente. De même, le comportement ironique ne peut être confondu avec le mode mineur. Comme lui, en tant qu'acte situé entre les interactants, il suppose la même exigence pragmatique du même message émis et reçu sur le mode (en l'occurrence) ironique. Mais comme la coquetterie, il renvoie à l'intention de jouer sur un double sens à partir de la confrontation de deux « isotopies » pertinentes à la fois : énoncer X, et faire entendre non-X à partir de signes qui dans ce cas sont d'autant plus efficaces qu'ils sont moins visibles. Mais ces signes qui pourraient être des détails non pertinents deviennent alors des marques pertinentes de la stratégie ironique, plus ou moins légère ou plus ou moins mordante selon les situations. On perçoit bien ici que l'observation de l'oscillation entre pertinence et non-pertinence nous éloigne des objets classiques de l'ethnologie caractérisés par l'ambivalence ou l'ambiguïté de leurs qualités (acculturation, syncrétisme), par leur statut intermédiaire ou médiateur (mythe, rite…).

La parodie constitue une autre modalité de rencontre entre deux registres différents et également pertinents, disons entre deux textes, sans nécessairement contenir la visée

évaluative ou satirique de l'ironie. Prenons l'exemple rapporté par C. Bromberger à propos des supporters de football qui, dans certaines rencontres, « exhibent, en début de match, un cercueil blasonné aux couleurs du club rival ; dans les grandes occasions, on imprime des faire-part pour annoncer le décès de l'équipe adverse, etc. L'issue attendue de la partie est, sur un mode substitutif et mimétique, la mise à mort de l'adversaire, scandée parfois sur les gradins par les cris de la corrida[38] ». Il y a bien une superposition de deux textes, l'un se référant à la mort au sens le plus strict, l'autre au sport et au jeu. Dans cette parodie de la mort, il serait trompeur de repérer un effet mineur… à moins de risquer de découvrir ce « mineur » partout. Insérée dans ce cadre ludique, la mort n'est pas vraiment la mort et les supporters ne s'y trompent pas, prolongeant dans l'amusement cette situation, mais elle n'est pas pour autant la non-mort : la joie des supporters est aussi celle du « sacrifice », pour reprendre l'expression des auteurs. La situation parodique est spécifique en ce sens qu'elle n'est pas loin de faire perdre toute possibilité de repérage en vue de distinguer le général du particulier et réciproquement. D'une certaine façon, l'opposition majeur-mineur n'y est plus discriminante, la particularité des conduites ludiques ou sérieuses ne pouvant coexister qu'avec la généralité des autres, dont la particularité renvoie à la nécessaire présence des premières perçues comme générales. C'est *a contrario* que ce type de conduites jouant sur la double pertinence fait voir la spécificité du mode mineur oscillant entre la généralité de la pertinence et la particularité de la non-pertinence.

Par ailleurs, le détail non pertinent peut avoir un effet interactionnel immédiat, risquant alors de passer à une autre étape de sa trajectoire, de la non-pertinence à la pertinence. Soit il constitue un « plus », par exemple dans le rôle du fonctionnaire souriant à ou complimentant une petite fille, en assouplissant la relation instrumentale en y injectant de l'humanité – et le détail non pertinent devient objet d'une appréciation positive : « Enfin, quelqu'un d'humain. » Soit il risque d'avoir un effet disqualifiant, par exemple dans le cas de l'homme politique ou du prêtre bégayant dans son discours – et alors le détail non pertinent est vu comme une maladresse, rapidement absorbée dans le cours de l'action et excusée par la mention : « C'est un homme comme les autres… » Le mode mineur est bel et bien une compétence interactionnelle qui peut être appréciée ou disqualifiée. C'est bien la régulation du mode mineur qui est en jeu.

On peut faire l'hypothèse selon laquelle la présence ou l'intensité des détails particuliers se situent au croisement de deux variables. La première correspond à l'exigence de coordination de la situation. D'un extrême à l'autre, entre quelques piétons déambulant sur le trottoir d'une rue et des soldats dans un défilé militaire qui représentent la grandeur d'une nation, l'importance du détail non pertinent constitutif du mode mineur est inversement proportionnelle à l'exigence de coordination. La deuxième variable correspond à la présence d'objets ou de personnes-ressources dans une situation, en tant qu'ils constituent un « appui à la détermination des contours de l'action » et qu'« ils fournissent des repères dans la formation d'attentes sur la suite de l'action[39] ». Sur fond d'exigence égale de coordination, ils augmentent la tolérance aux détails particuliers. Imaginons la rencontre pour un même motif de deux amis dans un café et celle de trois ou quatre amis au même endroit. Faute de personnes-ressources capables de soutenir l'interaction en cas de « défaillance », le face-à-face implique beaucoup moins de tolérance aux détails particuliers que la rencontre multiple. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles les analyses interactionnistes, souvent focalisées sur le face-à-face, n'ont jamais valorisé la présence du mode mineur en tant que tel dans une interaction. Et la vie interactionnelle des détails peut ainsi continuer…

L'intelligibilité aux dépens du réel : ce slogan est celui de tous les scientifiques, même si le dosage entre la quête d'intelligibilité et l'attention au concret diffère entre eux. Cet objectif est tellement admis, banal qu'on oublie trop souvent son corollaire : l'opération scientifique ne se réalise qu'à partir d'une déperdition du savoir au fur et à mesure de sa construction40. L'oubli ne serait pas trop gênant s'il n'entraînait avec lui l'idée que ce qui est « perdu » est normalement perdu, comme s'il existait d'emblée un grand partage imposé par le chercheur entre des informations scientifiques pertinentes et non pertinentes, celles-ci étant d'emblée destinées à la poubelle. Ainsi il y a des détails qui « scientifiquement » ont la vie dure. En la matière, les ethnologues, nous l'avons vu, frappent sévèrement, ne laissant de chance de survie aux détails que si ceux-ci rentrent dans la typicalité culturelle qu'ils cherchent à identifier, c'est-à-dire dans l'homogénéité culturelle telle qu'elle est partagée par les membres de la culture. Sinon, le détail aura une vie très éphémère, vite éjecté par la perspective culturaliste ou structuraliste de l'ethnologue. C'est ce « mauvais » détail qui vient briser l'illusion de la pureté du produit final livré dans l'écriture. Il vient montrer que celui-ci n'est qu'une construction, un peu comme le spectateur se rapprochant d'une peinture y découvre l'action physique du peintre, le « scénario de sa production41 ». S'immisçant dans une cohérence théorique ou descriptive, le détail arrête le mouvement du texte comme s'il fallait d'emblée lui trouver une signification. Il vient surtout trancher entre la généralité du texte et la particularité du trait qu'il dénote. Il apparaît comme le premier indice d'une longue série d'autres détails non notés et non observés face à une réalité inépuisable mais qui sature rapidement le regard et l'écriture. Le détail écrit serait ainsi la trace quasi tragique de beaucoup d'autres non écrits. Le détail fait peur et dérange, parce qu'il fait directement prendre conscience de l'arbitraire du texte scientifique. C'est dans cette configuration que l'idée de mode mineur et l'alternative photographique peuvent prendre leur place critique.

Ainsi, même si la découverte du mode mineur peut avoir une finalité en elle-même, en tant que contribution aux théories de l'interaction42, elle nous intéresse également par son effet provocateur vis-à-vis de l'illusion du texte scientifique. Plutôt que de prétendre à un retour aux « choses pures et brutes », l'attention aux plus petits détails rappelle la présence directe du chercheur sur le terrain, en train de suivre et d'observer les hommes dans leurs séquences d'actions qui font ou défont la (non) pertinence des détails. Une ethnographie de l'action est à ce prix. Aux chercheurs, ethnologues ou sociologues d'y apporter, selon leurs objectifs, des contributions variées, pourvu qu'elles visent à dépasser la description classique de l'homme comme homme moyen, typique ou emblématique. Bref, à eux de revoir, tenter de revoir, dans des exercices concrets, la routine des modes d'observation et de description. Je pense, par exemple en France, aux diverses recherches micro-sociologiques sur l'action lorsque celle-ci est appréhendée dans des séquences courtes et à partir d'objets présents dans la situation43. Luc Boltanski rappelait à ce propos : « S'il est vrai que la connaissance progresse en piochant dans les déchets, simples résidus non pertinents pour une approche antérieure, ces copeaux doivent nous servir, en allant à contre-courant de la disposition qui est habituellement celle de la sociologie, à redonner vie à ce qui, de la situation, ne pouvait sans peine être intégré à un rapport rétrospectif, supposant la traduction dans une autre logique et, par exemple, se prêter à la réduction stratégique44. »

Notes

1. D. Sperber, *Le savoir des anthropologues,* Paris, Hermann, 1982.
2. Je ne traiterai pas ici de la lecture interactionniste (et goffmanienne en particulier) des détails, que j'ai développée dans un autre texte. Cf. A. Piette, « De la distance au rôle en mode mineur de la réalité. Contribution à la sociologie de l'interaction », *Social Science*

Information, XXVII, 2, 1998. Cf. aussi A. Piette, *Ethnographie de l'action,* Paris, Métailié, 1996.
3. B. Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique occidental* [1922], Paris, Gallimard, 1963.
4. H. L. Payne, « Malinowski's Style », *Proceedings of the American Philosophical Society*, CXXV, 1981, p. 438, cité et traduit dans J. Clifford, « De l'ethnologie comme fiction : Conrad et Malinowski », *Études rurales*, 97-98, janvier-juin 1985, p. 55.
5. E. Evans-Pritchard, *Anthropologie sociale* [1954], Paris, Payot, 1969, p. 102.
6. M. Mauss, *Manuel d'ethnographie* [1947], Paris, Payot, 1967, p. 9-10.
7. M. Augé, *Le sens des autres*, Paris, Fayard, 1994, p. 155.
8. A. Bensa, « De la micro-histoire vers une anthropologie critique », in J. Revel, ed., *Jeux d'échelle,* Paris, Gallimard-Seuil, 1996, p. 37-70.
9. M.-J. Borel, « Le discours descriptif, le savoir et ses signes », in J.-M. Adam *et al., Le discours anthropologique,* Paris, Méridiens Klincksieck, 1990, p. 67.
10. M.-J. Borel, « Texte et constructions des objets de connaissance », in C. Reichler, ed., *L'interprétation des textes,* Paris, Minuit, 1989, p. 115-156, et « Le discours… », *op. cit.*
11. G. E. Marcus et D. Cushman, « Ethnographies as Texts », *Annual Review of Anthropology*, XI, 1982, p. 25-69.
12. P. Hamon, « Un discours contraint », in R. Barthes *et al., Littérature et réalité,* Paris, Seuil, 1982, p. 119-181. Cf. une analyse de ce « cahier des charges » qui définit selon P. Hamon le « réalisme » du roman à partir du XVIII[e] siècle, et plus généralement sur l'effet de réel en littérature et dans les sciences sociales : J.-C. Passeron, « Descriptions en *-graphie, -logie, -nomie* », in *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel,* Paris, Nathan, 1991, p. 212-219.
13. M. Kilani, « Du terrain au texte », *Communications*, 58, 1994, p. 53.
14. B. Malinowski, *Journal d'ethnographe* [1967], Paris, Seuil, 1985, p. 177-239.
15. Cf. aussi T. V. Wright, « The Fieldwork Photographs of Jenness and Malinowski and the Beginnings of Modern Anthropology », *Journal of the Anthropological Society of Oxford*, 22/1, 1991, p. 41-58.
16. G. Fyfe et J. Law, eds, *Picturing Power. Visual Depiction and Social Relation,* Londres, Routledge, 1988, p. 4-6.
17. Cette explication est d'autant plus plausible que l'on sait qu'à la fin du siècle dernier, la photographie était largement utilisée dans la production d'informations ethnologiques. La photographie, c'est alors la supériorité technologique, métaphore du pouvoir colonial, et une perception réaliste qui authentifie l'objet ethnologique représenté sous la forme typique et stéréotypée du spécimen. Les *Notes and Queries,* le manuel ethnographique de l'époque, valorisent la photographie par laquelle l'observateur traite de faits non remis en cause et, de là, transmissibles à d'autres chercheurs. Portman, un anthropologue, pense que presque chaque activité de la vie quotidienne peut être photographiée. Un peu plus tard, Malinowski estime encore que les photographies peuvent aider à contrôler les notes de terrain et à reformuler certaines affirmations. Mais progressivement la crise de confiance va s'instaurer. L'effet dénotatif de la photographie se laisse absorber par les dangers de la connotation : trucage, effets esthétiques… La surface de la photographie effraie et son autorité est de plus en plus incertaine. S'impose la dimension objectivante du texte ethnologique qui veut se démarquer d'autres genres (récits de voyage…) et le travail de terrain, de plus en plus important, prend le rôle de la photographie pour attester la présence de l'observateur. Cf., pour toutes ces informations, le livre collectif coordonné par E. Edwards, *Anthropology and Photography 1860-1920,* New Haven-Londres, Yale University Press, 1992.
18. D'où bien sûr la responsabilité scientifique de l'observateur justifiant ses options photographiques, identifiant les images et assurant au corpus recueilli et présenté une bonne force de conviction.

19. G. Bateson et M. Mead, *Balinese Character. A Photographic Analysis,* New York, New York Academy of Sciences, 1942, XI-XII.
20. R. L. Birdwhistell, *Kinesics and Context. Essays on Body Motion and Communication*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1970, p. 149-151.
21. R. Barthes, *La chambre claire,* Paris, Étoile-Gallimard, 1980, p. 120.
22. C. S. Peirce, *Écrits sur le signe* [1931-1935], Paris, Seuil, 1978, p. 144.
23. L. J. Prieto, « Entre signal et indice : l'image photographique et l'image cinématographique », *Xoana, Images et Sciences sociales*, 1, 1993, p. 40.
24. C. S. Peirce, *op. cit.*, p. 160.
25. P. Dubois, *L'acte photographique,* Paris, Nathan, Bruxelles, Labor, 1983, p. 90.
26. Pour toutes ces données épistémologiques, cf. *ibid.*
27. G. Bateson et M. Mead, *op. cit.*, p. 49-50.
28. D. Sperber, *op. cit.*, p. 18-19.
29. H. S. Becker, *Doing Things Together. Selected Papers*, Evanston (Ill.), Northwestern University Press, 1986, p. 276-279.
30. W. Leeds-Hurwitz et Y. Winkin, « La maîtrise visuelle de l'ordinaire : l'usage des silhouettes dans l'enseignement de la communication interpersonnelle », *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 12, 1991, p. 61-76.
31. S. Worth, *Studying Visual Communication*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1981.
32. J.-C. Passeron, « L'usage faible des images », in *Le Raisonnement sociologique*, *op. cit.*, p. 281-288.
33. G. Bateson et M. Mead, *op. cit.*, p. 53.
34. G. E. Marcus et D. Cushman, « Ethnographies as Texts », *op. cit.* ; G. E. Marcus et M. M. Fischer, *Anthropology as Cultural Critique,* Chicago-Londres, University of Chicago Press, 1986.
35. P. Hamon, *Du descriptif* [1981], Paris, Hachette, 1993, p. 127.
36. A. Piette, *Le mode mineur de la réalité. Paradoxes et photographies en anthropologie,* Louvain-Ia-Neuve, Peeters, 1992.
37. G. Simmel, « Psychologie de la coquetterie », in P. Watier, ed., *Georg Simmel : la sociologie et l'expérience du monde moderne,* Paris, Méridiens Klincksieck, 1986, p. 49.
38. C. Bromberger *et al.* « Allez l'O.M. ! Forza Juve ! », *Terrain*, 8, 1987, p. 34.
39. L. Thévenot, « Agir avec d'autres : Conventions et objets dans l'action coordonnée », in L. Quéré, ed., *La théorie de l'action,* Paris, Éd. du CNRS, 1993, p. 278.
40. D. Sperber, *op. cit.*
41. D. Arasse, *Le détail. Pour une histoire rapprochée de la peinture*, Paris, Flammarion, 1992, p. 137.
42. A. Piette, *Ethnographie de l'action, op. cit.*
43. B. Conein, N. Dodier et L. Thévenot, eds, « Les objets dans l'action », *Raisons pratiques*, 4, 1993.
44. L. Boltanski, *L'amour et la justice comme compétences,* Paris, Métailié, 1990, p. 133.

Pour citer cet article

Référence électronique

Albert Piette, « Les détails de l'action », *Enquête*, La description I, 1998, [En ligne], mis en ligne le 30 janvier 2009. URL : http://enquete.revues.org/document1473.html.